

François Hertel, l'enfant terrible des lettres québécoises, n'est plus

Yolande Grisé

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1985). François Hertel, l'enfant terrible des lettres québécoises, n'est plus. *Lettres québécoises*, (40), 8–9.

FRANÇOIS HERTEL, l'enfant terrible des lettres québécoises, n'est plus



François Hertel à Paris, 1984.

Photo: Luc-André Biron

«Il est donc mort celui qui fut si vivant. La lui a-t-on assez reprochée cette vitalité énorme qui étonnait tout le monde et scandalisait ceux qui ne pouvaient le suivre.»¹

À l'exemple de son Louis Préfontaine, François Hertel (alias Jean Caisse et autres pseudonymes de fantaisie empruntés pour signer certains des 2000 textes écrits dans d'innombrables journaux et revues) sera devenu, à sa mort, «un assez authentique vivant»². Esprit-matière pulvérisé par le feu réducteur des crématoriums intellectuels de nos chapelles d'hier et d'aujourd'hui, il aura, en choisissant de vivre à Paris, «sa reine»³, déserté son propre enterrement dans le Québec conformiste des années quarante, tout comme ces funérailles approximatives célébrées le 7 octobre dernier, en l'absence de la dépouille du larion non repenti, dans le Québec banalisé des années quatre-vingt.

À ce libérateur des consciences québécoises condamné au futur, à ce professeur-né au verbe exaltant, à cet animateur explosif, à ce sportif invincible, à ce causeur enchanteur, à cet écrivain de fâcheuse réputation auprès de «tous les gâcheurs de papier», à ce styliste éreintant, à l'homme de robuste amitié, au rêveur lucide, au solitaire inquiet, au mystique incarné, au philosophe contesté, à l'esthète clairvoyant, au joueur d'échecs et de cartes, à l'humoriste irrésistible, à l'original excessif, en un mot, au surdoué de vie, il faut rendre hommage pour avoir osé lutter de toutes les fibres de sa matière-esprit contre l'ennui, «le terrible ennui».

Et, pour confirmer ce trait primordial de sa personnalité, on me permettra d'évoquer quelques lignes de l'image si vibrante de cet homme hardi dont j'ai, par hasard un jour, croisé la route.

J'ai connu Hertel sur le tard, à une époque certes moins turbulente de sa vie, mais encore passablement remuante, puisqu'à notre première rencontre, il participait à une foire du livre français d'outre-mer tenue au vieil hôtel du Quai d'Orsay. Son visage largement sympathique, ses manières franches au milieu de tout ce beau monde, son rire communicatif et ses réparties verveuses avaient vite fait de rassembler et de conquérir le public qui passait devant la table d'exposition des auteurs canadiens. C'était en 1971. Comme d'autres, j'étais venue entreprendre des études en France et, comme nombre d'étudiants québécois qui débarquaient à Paris, j'habitai quelques temps à la Maison des étudiants canadiens du boulevard Jourdan.

C'est là, à la Cité internationale, que je pris l'habitude d'inviter Hertel à venir rencontrer des amis qui avaient entendu, plus ou moins vaguement, parler de lui, rien lu de ses livres, pour la plupart, mais avaient envie de connaître le personnage qui faisait figure de légende. C'est ainsi que, régulièrement, devant un auditoire improvisé d'étudiants québécois, canadiens anglophones et européens, Hertel redevenait avec brio ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, nous semblait-il: l'intrépide maître qui, près de trente ans passés, avait soulevé l'enthousiasme de toute une génération d'élèves, public qu'il continuait de chérir par-dessus tout. Et alors nous étions les témoins renversés d'un phénomène singulier: à l'écoute de cette parole pleine d'allant et d'entrain, c'est nous, ses jeunes auditeurs, qui nous sentions encore bien vieux.

Claude Mathieu, écrivain



D'esprit jeune et jeune de corps, Hertel l'était. Il aimait le jeu, sous toutes ses formes: les jeux de mots, la Bourse, le sport. À 67 ans, Hertel venait régulièrement faire sa partie de double-messieurs sur les terrains de tennis de la Cité. Dangereux au filet, il avait de ces coups dévastateurs, rapides et imprévus. À chacune de ses victoires, il aimait, triomphant, provoquer aimablement ses jeunes adversaires en répétant à ceux qui osaient relever le défi que, jamais, lui et son partenaire favori n'avaient été battus (ce qui était la pure vérité) bien qu'à eux deux ils eussent plus de cent ans!

Sous son apparence de petit bonhomme fragile, Hertel tenait la forme. Comme il la tint, un jour, dans la savante arène de la Sorbonne. Il avait été invité à participer à un séminaire de maîtrise et de doctorat. Prévenu à l'avance de la prétention du petit maître des lieux (il s'en trouve quelques-uns dans le monde universitaire), Hertel, au plus grand plaisir des étudiants français peu familiers de la truculence de notre conteur national et au grand dam du professeur-qui-se-prenait-très-au-sérieux, tint le crachoir pendant plus d'une heure en évoquant, avec force exemples à l'appui, les racines rabelaisiennes de la littérature orale canadienne-française et l'irrégion profonde de nos paysans d'autrefois. Ce fut, croyez-m'en, du Louis Fréchette de haute voltige, l'image même du verbe fait chair tombant creux «dans l'fond d'l'entendement» parisien.

Non, il n'est pas mort celui qui fut si vivant. Il laisse près de quarante titres: ses quarante Immortels. Sacré Hertel! □

Yolande Grisé

1. F. Hertel, *Louis Préfontaine apostat, autobiographie approximative*, Montréal, Éd. du jour, 1967, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 70.
3. F. Hertel, *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge, mémoires humoristiques et littéraires*, Montréal, Stanké, 1977, p. 166.

Claude Mathieu est mort en août dernier. Il avait cinquante-cinq ans. Sa mort est passée inaperçue. Comme il n'avait rien publié depuis 1965, je ne songe guère à m'en étonner. Nous vivons dans un pays et à une époque où un livre n'a qu'une vie éphémère. Si les professeurs se chargent de son destin, on peut espérer une survie de quelques années. On n'enseignait pas l'oeuvre de Claude Mathieu. Il avait donc disparu avant de mourir.

J'ai connu Claude Mathieu en 1955. De trois ans mon aîné, il m'impressionnait alors par sa culture, sa façon d'être. Il n'était pas d'un abord facile, gentil mais distant, doucement ironique. Alors que je lisais avec voracité Balzac et Stendhal, il se passionnait de littérature latine et de la poésie française du seizième siècle.

Nous nous sommes retrouvés à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal. J'ai le souvenir d'innombrables promenades dans les sinistres corridors de cette institution. Les cours nous motivaient parfois, mais j'ai beaucoup plus appris des conversations que j'avais avec cet ami qui devait avoir tant d'influence sur moi. Nous parlions toujours des livres que nous lisions et de ceux

que nous ferions. Claude Mathieu avait alors publié des poèmes dans *Amérique Française*. À cette époque, il se mit à délaisser la poésie pour la prose, découvrant Mandiargues et Larbaud.

Un jour, il fut question de faire paraître à compte d'auteur de courts textes, poèmes ou proses. Jacques Brault (que je connaissais à peine), Richard Pérusse et Claude Mathieu me demandèrent de me joindre à eux. Après réflexion, je déclinai l'offre. Mathieu m'impressionnait trop pour que j'accepte de publier à ses côtés. En 1957, parut donc aux éditions Jean Molinet, *Trinôme*. Les quelques poèmes que Claude Mathieu avait réunis étaient empreints d'un lyrisme et d'une tristesse bouleversante. L'écriture était sans faille et d'une maturité qu'on voit rarement. Le retentissement de cette publication ne fut pas considérable, ce qui était normal. Les trois auteurs étaient jeunes et avaient opté pour la voie étroite.

Claude Mathieu avait choisi l'enseignement. Professeur de latin et de littérature française au Séminaire de Saint-Hyacinthe, il fut tout de suite un excellent pédagogue. Plusieurs de ses anciens élèves, et de ces confrères, me l'ont affirmé. Je n'en fus jamais étonné. Claude